

Du Chastel, Maurice
Il ne faut pas courir
deux lièvre à la fois

IL NE FAUT PAS COURIR

DEUX LIÈVRES

A LA FOIS

PROVERBE EN QUATRE TABLEAUX

PAR

LE COMTE MAURICE DU CHASTEL

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
Libraires de la Cour
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1880

IL NE FAUT PAS COURIR

DEUX LIÈVRES A LA FOIS

PERSONNAGES :

LE DUC,
LE COMTE DE COSSÉ,
ROBERT, officier,
MARSAL, id.,
JOSEPH, domestique,
BLANCHE,
VIRGINIE,
LA COMTESSE,
ALICE DE GRANDWETS,
Chasseurs, Serviteurs, etc.

La scène se passe dans un château, en France, après la dernière grande guerre.

IL NE FAUT PAS COURIR

DEUX LIÈVRES

A LA FOIS

PROVERBE EN QUATRE TABLEAUX

PAR

LE COMTE MAURICE DU CHASTEL

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
Libraires de la Cour
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1880

BRUXELLES

TYP. DE Mlle M. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI

45, RUE DU POINÇON, 45





PREMIER TABLEAU.

— Une chambre dans un château. —

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul.

Pour faire un bon valet il faut savoir son maître
A fond; car son humeur est notre baromètre,
Et si nous voulons bien servir ses intérêts,
Pouvons-nous ignorer un seul de ses secrets?

(Il prend sur la table une lettre fermée.)

Il faut l'étudier dans sa correspondance,
Agir avec adresse autant qu'avec prudence.

(Il place la lettre au-dessus de l'eau chauffée pour la toilette du maître, et ouvre l'enveloppe avec le dos d'un crayon.)

La vapeur de l'eau tiède et le dos d'un crayon !

(En lisant bas, tout à coup.)

Une intrigue ! Soleil, c'est ton premier rayon,
Tu luis enfin pour moi !

(Lisant à haute voix.)

— Cher duc ! Je vous soupçonne
De vouloir m'oublier : je viens donc en personne
Me rappeler à vous.

C'est signé : de Grandmets
Alice. (Une pause.) Amour fané ne refleurit jamais.
Que pourrai-je tirer d'un passé qui s'impose ?

(Il referme la lettre et fouille dans les autres non ouvertes étalées sur la table.)

Dans le doute, j'avise et je cherche autre chose.

(Apercevant le duc.)

Le duc ! Il n'est pas gai pour un nouvel époux.
Hum ! Madame s'ennuie et Monsieur est jaloux.

SCÈNE II.

LE MÊME, LE DUC.

LE DUC.

(S'asseyant, tandis que Joseph s'apprête à le coiffer.)

Hâte-toi, mon garçon, le salon me réclame.

(Il se lève brusquement et se parle à lui-même sans faire attention à Joseph.)

Danser toute la nuit avec la mort dans l'âme!

(Une pause.)

Car j'ai bien observé la duchesse; à la voir,
Elle vit à regret et danse par devoir.

(Il s'assied avec un grand soupir.)

JOSEPH, le coiffant.

Monseigneur est souffrant?

LE DUC.

Oui. J'ai mal à la tête.

JOSEPH, plaçant sur la tête du duc deux doigts en guise de cornes. (A part.)

Ça fait toujours souffrir quand ça pousse. C'est bête
De se marier! Qu'ils sont naïfs ces maris!

LE DUC, à demi-voix, comme auparavant.

La glace se fondrait au soleil de Paris

Peut-être... Ce château peut paraître un peu sombre,
Et la fleur rarement s'épanouit à l'ombre.

(Il va à la fenêtre.)

Que c'est beau cependant : ce calme soir d'été,
Ce torrent qui bondit dans son lit argenté,
Ce site, mais Paris a-t-il rien qui l'égale ?

JOSEPH, à part.

Nous entendons chanter le râle et la cigale
Et la chouette aussi, les jours de mauvais temps.

LE DUC, venant s'asseoir de nouveau.

Si jeune, belle et triste !

(Il reste rêveur.)

JOSEPH, à part.

Ah ! quand on a vingt ans !

LE DUC.

C'est le mal de l'ennui, Paris ferait merveille,
Paris s'endort l'été ; l'hiver, il se réveille.

JOSEPH, à part.

Malgré tout, c'est Paris.

(Haut.) J'ai fini, Monseigneur !

SCÈNE III.

LE DUC, seul.

(Pensif, il prend une lettre distraitement, l'ouvre et cherche la signature.)

Une lettre sans nom! (Tout à coup.) C'en est fait du [bonheur !

(Il lit à haute voix.)

— Mon cher duc! Il n'est pas de bonheur sans nuage.
Blanche en aimait un autre avant son mariage :
Le lieutenant Robert; il a passé pour mort.

(S'arrêtant dans sa lecture.)

Que reprocher à Blanche? Un regret, un remord ?

(Continuant à lire.)

— Il vit, il est chez vous.

(Il se lève brusquement.)

Le mari qu'on abuse
A toujours un ami qu'il aime ou qui l'amuse...

(Une pause.)

Blanche à ce point perfide!

(Furieux.)

Ah! courons nous venger.

(Il s'arrête.)

C'était d'un autre siècle ! Et se voir outrager
Sans pouvoir... Un duel ? braver le ridicule !
(Il jette la lettre à terre et la foule aux pieds.)
Tu mens !... Cela n'est pas !... Non... je suis trop [crédule,
(Marchant à grands pas, réfléchissant tout à coup.)
Blanche, tu te trahis ! Oui, tu n'aimes que lui ;
Ton chagrin me le dit. Son dernier jour a lui.
(Il s'arrête.)
Un crime ! L'heure vient où l'on comprend le crime.

SCÈNE IV.

LE MÊME, LE COMTE DE COSSÉ.

LE COMTE.

Qu'as-tu donc, Ludovic ?
(Il voit à terre la lettre sur laquelle se fixent les yeux du duc.)
Une lettre ?
(Il la ramasse.)
Anonyme !

LE DUC.

Mon cher ami, je sais que l'on doit dédaigner
Les lettres que l'auteur n'a pas osé signer,

Et que la lâcheté seule peut les écrire.
— Mais je pleure, Cossé !

LE COMTE.

Quand tu devrais en rire.
Blanche a le cœur trop grand...

LE DUC.

Mais il n'est pas à moi.

LE COMTE.

Veux-tu donc que le cœur obéisse à la loi ?
La loi du mariage, encor mieux que les autres,
Au siècle où nous vivons peut compter ses apôtres :
Elle eût dit à la femme : « Adore ton mari ! »
Que dans les plus vieux temps tout le monde en eût ri.
« L'amour naît d'un éclair : un hasard le révèle,
Un propos, un regard fait jaillir l'étincelle.
Il vit un soir, une heure. On cherche le matin
A rallumer sa flamme au foyer qui s'éteint,
S'estimant bien heureux, en secouant sa chaîne,
Quand on n'a pas au pied un boulet que l'on traîne. »
Cher duc ! Si de tes ans nous remontons le cours,
Nous t'entendions tenir de semblables discours.

« Les maris ont le tort de manquer de prestige;
Près du nid conjugal qu'un papillon voltige!...

LE DUC, impatienté, l'interrompant.

Épargne-moi, Cossé! Tu voudrais me guérir;
Tu le vois, tu me fais cruellement souffrir.

LE COMTE.

Tu souffres! Je serai médecin de ton âme.
Quel monstrueux grief as-tu contre ta femme?
Dis! sois franc avec moi. Que lui reproches-tu?
— Je sais que tu ne peux accuser sa vertu.

(Le duc présente la lettre au comte.)

LE DUC.

Lis!

LE COMTE lit, puis

Je connais l'histoire. Une amitié d'enfance!
Un amour de couvent! Blanche était sans défense.
Son père aimait Robert qui le battait toujours,
Et lui — menait de front les échecs, ses amours,
Puis — il partit en guerre.

LE DUC.

Emportant des promesses!

LE COMTE.

Soit ! Pour son prompt retour on fit dire des messes ;
A l'ordre de l'armée une ou deux fois cité
Et mort au champ d'honneur, il est ressuscité.

LE DUC.

Hélas !

LE COMTE.

Quel égoïsme ! Un héros de la France !
— Blanche de le revoir perdant toute espérance
Et libre envers le mort, crut pouvoir accepter
Une offre, sur laquelle eût-elle pu compter ?
La tienne ?

LE DUC.

Il est du bal.

LE COMTE.

Ah ! laisse couler l'eau !
Veux-tu jouer ici le rôle d'Othello ?
Devenir le jouet d'une intrigue de femme,
D'un si faible tissu qu'on aperçoit sa trame ?
— Sous d'autres lois je crois que Robert est captif,
Le clou chasse le clou. Voilà le correctif.
Tu connais Virginie, elle est assez jolie

Pour que nous supposions que près d'elle il oublie
Un amour qui n'avait rien de bien sérieux.

LE DUC.

Tu supposes?

LE COMTE.

Et toi?

LE DUC.

J'ai peur.





DEUXIÈME TABLEAU.

Une serre. Un buffet où Joseph paraît fort occupé à ranger. Le bal a lieu dans un salon qui donne sur la serre. On entend la musique de la danse.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul.

Ouvrons les yeux.
Le comte me l'a dit. Ma tâche est bien aisée.
La serre me paraît justement disposée
Pour que la moindre intrigue y vienne s'aboucher.
Le serpent dans les fleurs aime assez se cacher.
(S'admirant.)
Un valet est toujours un homme de génie.
(Pendant les scènes suivantes il paraît et disparaît tour à tour derrière le buffet.)

SCÈNE II.

BLANCHE ET VIRGINIE.

BLANCHE.

Je te retrouve enfin, ma belle Virginie
De Cossé.

VIRGINIE.

Pourquoi, Blanche, as-tu fui nos salons?
Loin d'Ostende et de nous, dans ces sombres vallons,
Au fond d'une province, à peine encor connue,
Quel bel amour des champs peut t'avoir retenue?

BLANCHE.

Sur la plage, aux flots gris, qu'as-tu vu de si beau,
Pour que ce vieux donjon te paraisse un tombeau?

VIRGINIE.

L'Océan! Il s'est mis en frais, et pour nous plaire
Il montrait tour à tour son calme et sa colère.
Gris ainsi que le ciel, quand finit la saison,
Il allait le rejoindre en angle à l'horizon,

Ou d'un rayon de lune il argentait ses lames,
Ou roulait des galets dans ses vagues en flammes,
Et lorsque venait l'heure où la terre se tait,
Dans le calme des nuits sa grande voix chantait :
Pardonne-moi : ces vers sont gravés dans ma tête...
Ils sont d'un officier, un héros, un poète.

BLANCHE.

Dois-je m'apercevoir qu'il t'intéresse ?

VIRGINIE.

Lui !

BLANCHE.

Je gage que ces vers t'étaient dédiés.

VIRGINIE.

Oui !

BLANCHE.

Fais-moi donc son portrait. Le nom d'abord et l'âge ?

VIRGINIE.

Le lieutenant Robert, il est de ce village.

BLANCHE.

Robert vivant ! Robert est mort.

VIRGINIE.

Fait prisonnier,

Blessé, rentrant en France à peu près le dernier,
On put le croire mort.

BLANCHE, se troublant, à part.

Ah! c'est lui, plus de doute,
Je n'ai pas attendu.

VIRGINIE.

Blanche, ma bonne, écoute :
Je pense que mon oncle autorisait sa cour.

BLANCHE, avec angoisse.

Il t'aime?

VIRGINIE.

Je ne sais...

BLANCHE, brusquement.

Ne crois pas à l'amour!
Il t'a dit qu'il t'aimait?

VIRGINIE.

Au Kursaal, sur la plage,
Il était près de moi.

BLANCHE.

C'est un enfantillage!

VIRGINIE, piquée.

Peut-être !

(Voyant Blanche prête à défaillir.)

Qu'as-tu donc ?

BLANCHE, d'une voix étranglée.

Une horrible douleur,

Là !

(Elle porte la main à son cœur, puis à sa tête. Soudain, s'efforçant de paraître calme et montrant une fleur de la serre.)

Je supporte mal l'odeur de cette fleur.

VIRGINIE.

Prends mon bras.

BLANCHE, presque brutalement.

Laisse-moi !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

VIRGINIE, ALICE.

ALICE.

La duchesse est souffrante ?

VIRGINIE.

Près de moi tout à coup je la voyais mourante,
N'est-elle pas heureuse ?

ALICE.

Oh ! la lune de miel
Laisse parfois errer quelque nuage au ciel.

(Voyant arriver la vieille comtesse, accompagnée de plusieurs personnes et tenant son lorgnon braqué sur Alice et Virginie.)

Consultons l'astronome ; il a pris sa lunette.

VIRGINIE.

(Faisant allusion aux éclats de rire de la comtesse qui a l'air de beoucoup s'amuser de quelque chose qu'on lui conte à l'oreille.)

Au serpent venimeux Dieu donna sa sonnette,
Pour nous dire de fuir.

ALICE.

Bah! j'ai de l'alcali
Et je crains peu son dard ; son venin a vieilli.

VIRGINIE.

Il en est plus mordant.

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE IV.

ALICE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je fais fuir Virginie
Et je vois dans tes yeux qu'elle me calomnie.
— Je suis d'un autre temps, j'ai le tort de vieillir,
Mais lorsque les regrets me viennent assaillir,
A l'âge où l'on ne peut plus combattre la ride,
Il reste ce bonheur à ma vieillesse aride
D'avoir par mes conseils su guider tes essais;
Je prends joyeusement ma part de tes succès.

ALICE, lui faisant la révérence.

Votre élève.

LA COMTESSE.

Je suis fière de mon élève.
Toute fille a rêvé, j'ai soufflé sur le rêve;
Et le mièvre idéal, né dans la pension,
Est tombé sous mes coups comme l'illusion;
Oui — je te voulais forte. — Ah! je t'ai défendue,
En province on disait que tu t'étais perdue.

ALICE.

Le *perdue* est charmant.

LA COMTESSE.

Eh! sait-on qu'à Paris
Souvent en fait d'époux on vous sert des débris
De nobles galions que la piraterie
A ruinés... qu'on voit, après mainte avarie
Et tout désemparés, s'acheminer au port?
Et vous, pauvres enfants, on vous cote à l'apport
Le lendemain de la pension et du rêve.
Il faut à la noblesse une nouvelle sève,
Il faut sur d'autres troncs greffer son avenir.
— Mais Blanche est le présent et toi... le souvenir.
Tu viens ici trop tôt.

ALICE.

Le duc est donc fidèle ?

LA COMTESSE.

Il est aux pieds de Blanche.

ALICE.

Ah! vraiment! Parlons d'elle.
Car vous connaissez bien la duchesse!

LA COMTESSE.

Une fleur
Qui n'a pas de parfums, pas plus que de couleur.

ALICE.

Et comment sur son cœur a-t-elle tant d'empire ?
Car voilà bien longtemps que le duc la respire,

LA COMTESSE.

C'est toi qui l'as voulu.

ALICE.

N'avais-je pas raison ?
On ne parlait que trop de notre liaison.
Le duc m'aimait alors, il craignait peu l'alarme,
Mais ces bruits des salons, il faut qu'on les désarme,
Mon mari tôt ou tard eût pu se renseigner.
Le duc se maria : j'ai dû me résigner,
Permettre une alliance à peine consentie...
Par les amis du duc, en secret avertie
Que Blanche était pour lui sa femme. On me trompait.
Ma place dans son cœur, une autre l'usurpait.
Oh! j'avais trop compté sur son indifférence.
Blanche m'a-t-elle donc ôté toute espérance ?

LA COMTESSE.

C'est aller un peu loin. Blanche a la nouveauté
De la mélancolie. Un chagrin entêté.

ALICE.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Un précédent.

ALICE.

Heureux ?

LA COMTESSE.

Il pourrait l'être.

ALICE.

Je tombe à vos genoux ; faites-moi tout connaître.

LA COMTESSE.

Il a passé pour mort au nombre des guerriers,
Tombés au champ d'honneur et couverts de lauriers,
Il revient à la charge.

ALICE.

Et croyez-vous que Blanche ?

LA COMTESSE.

Ils doivent aspirer à prendre leur revanche,
Ils se rencontreront demain, après-demain ;

Tiens! peut-être ce soir. Ils feront du chemin.

(Elles aperçoivent le duc qui ne les voit pas tout d'abord, derrière le pouf où elles sont assises.)

ALICE.

Voici le duc! je vais engager la bataille.

LA COMTESSE.

(En admiration devant Alice qui marche vers le duc.)

Que j'aime cette Alice! Elle est faite à ma taille.

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE V.

ALICE, LE DUC.

ALICE, se montrant tout à coup.

Enfin tu viens à moi.

(Voyant qu'involontairement il a fait un mouvement de recul.)

Je crains d'être un ennui,
Ah! mon sort se devait décider aujourd'hui.
Je vous avais écrit, et sans une méprise,
Vous m'auriez épargné l'horreur d'une surprise :
Je ne réclame rien de ce qui m'était dû ;
Mais dois-je m'éloigner en ayant tout perdu ?

LE DUC.

Votre voix pleure, Alice, et vos yeux ; prenez garde !

ALICE.

Je sais que plus d'un œil curieux me regarde ;
Et que m'importe à moi qui n'ai rien à cacher :
Car chacun sait ici ce que je viens chercher.
Qu'importe qu'on m'observe et qu'on se fasse fête
De voir dans votre accueil éclater ma défaite,
Le plaisir que je lis dans leurs yeux triomphants ?
C'est mon amour, Monsieur, lui seul que je défends.
L'épouse a triomphé, la maîtresse est battue,
Je puis subir l'affront, mais ton mépris me tue.
C'est que je me souviens de ce bonheur fiévreux,
Sitôt évanoui. — Nous étions trop heureux.
Fallait-il qu'un propos réveillât notre ivresse ?
Une autre a tes serments, une autre a ta tendresse.
Ton cœur n'est plus à moi. Tu m'éloignes. Je vois
Que tu hais aujourd'hui jusqu'au son de ma voix.

LE DUC.

J'en redoute l'éclat, Alice ! On espionne.

ALICE.

Que n'ai-je défendu mon amour en lionne ?

Ton alliance? Un mot, un seul mot la brisait,
Et je ne l'ai pas dit : c'est moi qu'on abusait.
Tu trembles ; car tu sais que la duchesse veille,
Et tu crains que ma voix n'arrive à son oreille.
Que t'importent les pleurs qu'il me faut dévorer?
Je souffre mille morts ; elle pourrait pleurer.
Pour toi? Non! Son chagrin... en connais-tu les [causes?
Je les sais et me tais. Cherche-les si tu l'oses.
Tu m'as faite cruelle. Oui! j'aurais dû tenir
Un secret qui pourrait troubler ton avenir.

(Quelques personnes entrent.)

Mais tu m'as pardonné!...

(Le duc lui serre la main en s'éloignant.)

Je vaincrai, je veux vaincre.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

JOSEPH, seul dans son buffet.

Bien! Monseigneur le duc, voilà pour vous convaincre.
Quand le profit s'accorde avec l'honnêteté,

On me verra toujours pencher du bon côté.
J'ai trouvé la malice. On tend la souricière.
Joli métier que fait cette vieille sorcière.





TROISIÈME TABLEAU.

— Une allée dans le parc illuminé —

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, LE COMTE DE COSSÉ.

LE COMTE.

Joseph entendait tout. Un complot d'écolier!
Alice ne pouvait se laisser oublier.
Crois-tu donc que sitôt son orgueil s'y résigne?

LE DUC.

Cette lettre sans nom, sa présence la signe;
Du suprême combat elle assurait le gain.

LE COMTE.

D'un amour qui se fane elle offrait le regain,
Il pouvait t'enivrer.

LE DUC.

Mais cette lettre infâme?

LE COMTE.

Te vient de la comtesse. Arme de vieille femme!
Elles ne peuvent rien.

LE DUC.

Ne faisons pas mépris
D'une femme qui veut l'emporter à tout prix.
Alice ne sait plus ce que c'est que la honte :
Tout est à redouter de celle qui l'affronte.
Elle cherche un éclat qu'excuse le passé,
Ce passé qu'aujourd'hui je veux voir effacé.
Qu'attendre d'elle, avec une telle complice?
Blanche est comme la fleur qui ferme son calice,
Au moindre souffle impur qui l'effleure en passant,
Et je crains le péril sans cesse renaissant
D'une vengeance prête à jeter à ma face
D'un éclat calculé la terrible menace.

LE COMTE, à part.

Ces femmes sont d'un fort! Quelle bonne leçon!
Gardons jusqu'à la fin notre habit de garçon.

LE DUC.

Je ne me suis pas fait à mon temps, où c'est drôle
De ne se savoir pas résigner à ce rôle

Du mari que l'on trompe et qui ne doit rien voir.
Sur moi-même jamais je n'aurais ce pouvoir
Et l'honneur dont l'Empire a fait si peu de chose
Me demeure au cœur.

LE COMTE.

Bon ! Voici l'Empire en cause !
Mais sur moins qu'un soupçon te voilà jaloux.

LE DUC.

Non !
Non! Tu me vois souffrir d'un mal affreux, sans nom.
Heureux qui n'a jamais senti la griffe horrible
Lui labourer le cœur. Je sais qu'on sert de cible
Aux rires ; mais on tue ou l'on meurt et c'est moins
Drôle.

LE COMTE.

Bien ! presse-toi d'envoyer tes témoins
A Robert, le prier de retourner de suite
Chez les morts. C'est prouvé ! Ça va le mettre en fuite.
Qu'on lui dise surtout de ne plus revenir.

LE DUC.

Je n'avais à lutter que contre un souvenir,
Je voulais être aimé... Je n'ai plus de courage,

J'entends gronder en moi des tempêtes de rage,
Car mes pressentiments ne peuvent me tromper ;
Son cœur se souviendra, son cœur va m'échapper.
— Quand on ne sait plus vivre, on est bien près du
[crime.

LE COMTE.

Pour les découragés, paradoxe sublime !
Mariage est contrat : suffit-il d'acquérir
La femme que l'on aime ? Il faut la conquérir.
Si tu veux désarmer, ma foi, cache ta tête,
Le suicide est lâche et le duel est bête.

LE DUC.

Mais tu n'as donc jamais su ce que c'est d'aimer ?

LE COMTE.

Si jamais j'aime ainsi, fais-moi vite enfermer.

(Ils s'éloignent en causant.)

SCÈNE II.

MARSAL ET ROBERT.

(Ce dernier a le bras en écharpe et boite légèrement.)

MARSAL.

Mon cher Robert, tu dois reconnaître l'allée
Où je t'administrais une bonne volée
Chaque fois que le vieux magister te montrait
A moi comme un exemple.

ROBERT.

Ah! comme il massacrait
Le latin — le brave homme.

MARSAL.

Oui. J'en sais quelque chose,
Lorsque je déclinais : *rosa, rosæ,* la rose.
Moi, je mettais deux *s*, en lui parlant; pincé!
Génitif, disait-il, cela fait bien rossé.
Il tapait... Tu payais en sortant de l'école.

ROBERT.

Et le soir nous allions tendre notre bricole

Dans la forêt du duc. Levé de bon matin
Tu la visitais.

MARSAL.

Toi, tu mâchais du latin,
Des *x* et des *y* grecs ; et moi, de préférence,
Je cherchais dans les bois l'arbre de la science.
Je n'ai jamais trouvé rien qui lui ressemblât
Et j'ai grimpé sur tous — mais pas sur celui-là.

(Il rit à gorge déployée.)

ROBERT.

Observe-toi, Marsal, le monde est si sévère.

MARSAL.

Bon ! tu m'as fait quitter et ma pipe et mon verre
Pour le bal. — Si je dois paraître distingué,
Il m'est, par-dessus tout, défendu d'être gai.
Oh ! je me vengerai... Qu'une femme me plaise,
Avec elle j'en veux prendre tout à mon aise
S'il est ici des sots qui le trouvent mauvais,
Je les...

ROBERT, accentuant très-fort.

Tu les ?

MARSAL, en riant.

Farceur! Je les laisse et m'en vais.

(Robert devient pensif.)

Bon! le voilà parti! Quelque nuage sombre
Qui passe... sur son front on en voit courir l'ombre.

(Le secouant et tirant sa pipe de l'étui.)

Cher ami, dans tes bals si c'est là ce qu'on fait,
J'allume Joséphine et je passe au buffet.

ROBERT.

Me fallait-il venir?

MARSAL.

C'est bien facile — écoute!
Allons-nous en...

ROBERT.

Non, non! J'attends et je redoute
Le moment de la voir.

MARSAL.

Et laquelle des deux?
Ou Blanche ou Virginie? Est-il assez hideux?
Deux femmes pour Monsieur! prends un harem.

ROBERT.

Laquelle!?
Oh! mon cœur s'abusait, il n'aima jamais qu'elle.

MARSAL.

Mariée et duchesse !

ROBERT, avec un geste.

Oh !

MARSAL.

Pour qui te prends-tu !
Et nous t'aurions donné tous le prix de vertu !
Ah çà ! Mais franchement, dis-moi : que viens-tu faire ?

ROBERT.

Voir Blanche une heure !

MARSAL.

Et puis ?... T'éloigner et te taire,
Pour crever dans un coin, comme un oiseau blessé,
Laisse là, cher Robert, cet amour insensé.

ROBERT.

Je suis si malheureux ! Pardonne à ma folie !
— Pourquoi se souvenir quand il faut qu'on oublie ?

MARSAL.

Fuis donc ! Virginie a quelque charme vainqueur
Qui chassera ce clou que tu gardes au cœur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ALICE.

LA COMTESSE, à Robert.

Mon gentil lieutenant, venez que je vous gronde,
Et d'abord dites-moi, Monsieur de l'autre monde,
N'avez-vous pas trouvé celui-ci bien changé ?

ROBERT.

Comtesse, voulez-vous qu'un soldat l'ait jugé,
Un pauvre estropié qui revient de la guerre ?

LA COMTESSE.

Même d'un peu plus loin, d'où l'on ne revient guère.

MARSAL.

(En contemplation devant Alice, lui offre son bras ; à part.)

Ah ! bigre ! Il est toujours bien permis d'espérer.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ROBERT.

LA COMTESSE.

Vous voulez donc mourir, forcer à vous pleurer
Deux yeux, deux yeux charmants où vous aviez pu lire
Qu'on vous aimait. Là-bas, blessé, dans son délire,
Le cœur encor tout plein du bonheur qu'il rêvait,
Le prisonnier voyait s'asseoir à son chevet
Une image adorée. — Oh ! je suis son amie
Et je veux mettre au jour une indigne infamie.
C'est hideux, cher Robert, ce qu'ils ont machiné,
Le duc et ses pareils. Vous l'avez deviné,
Un mensonge a tout fait. — Je voudrais les voir pendre.
Le bruit de votre mort, on a su le répandre.
Une vague rumeur vint le certifier ;
Blanche, la pauvre enfant, dut se sacrifier,
Sans espoir désormais, pour plaire à son vieux père.
Une union charmante ! Elle se désespère,
Car l'ami d'autrefois vit dans son souvenir.
Ce n'est pas son seigneur qui saurait l'en bannir.

ROBERT.

Que d'un mensonge adroit elle soit la victime,
J'ai de son noble cœur une trop haute estime
Pour croire que jamais...

LA COMTESSE.

Le vieil âge est discret.
Blanche n'aime que vous ; mais vous-même, en secret,
Robert, n'avez-vous pas gardé quelque espérance ?
Venez-vous seulement aviver sa souffrance ?
— Si vous ne l'aimez plus, que faites-vous ici ?
Lorsque ses battements vous diront : la voici !
Votre cœur comprendra qu'un autre cœur l'appelle ;
Malgré tous vos efforts vous volerez vers elle.

ROBERT.

Près de Blanche, toujours je ferais un faux pas,
D'ailleurs, je ne veux rien tenter.

LA COMTESSE.

Vous n'osez pas !
— Robert, Blanche se meurt.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARSAL, furieux, frottant sa joue.

(Il n'aperçoit pas d'abord la comtesse, assise sur un banc contre une charmille.)

MARSAL.

Au diable la pécore !
Me donner un soufflet ! Ma joue en brûle encore.
— Dans un petit coin noir, là, tout seuls, sans témoins...

(Il fait le geste d'embrasser.)

L'épaule !... en regardant !... C'est aller un peu loin.

(Apercevant la comtesse.)

Je ne vous voyais pas... mille pardons, madame.

LA COMTESSE, à part.

Celui-là c'est un homme !

(Elle se retire.)

SCÈNE VI.

ROBERT, MARSAL.

MARSAL.

Oh ! mon cher ! Une femme,
Cette Alice ! Pardi, le diable me tentait,

On semblait m'écouter et ma lèvre hésitait.
Je me suis risqué.

(Il fait le geste d'embrasser.)

Clac !

(S'apercevant que Robert ne l'écoute pas.)

Voilà comme il m'écoute !
Robert, du cabaret, si nous prenions la route ?

ROBERT.

Plus tard !

MARSAL.

Je vais fumer ma pipe en t'attendant.

ROBERT.

Marsal ! Je veux voir Blanche.

(Il se promène de long en large, agité.)

MARSAL.

Ah ! mais sois plus prudent.

(Il frotte sa joue, puis il allume sa pipe et se met à cheval sur une chaise de parc; tout à coup.)

Toi, l'amant d'une femme ? Ami ! c'est impossible.
Ton âme est à la fois trop noble et trop sensible,
Et tu souffrirais trop. Mais on a fait vibrer
La corde... La comtesse a bien pu t'inspirer.

ROBERT.

Blanche se meurt.

MARSAL.

Ah! bah! Il me semble au contraire
Que toi mort, elle a su bien vite se distraire.
La comtesse sans doute a dû te renseigner.
Ça sait l'amour par cœur, ça devait l'enseigner
Avant que de passer à l'état de momie.
Mais les voici. — Ma pipe, oh! ma divine amie,
Ton maître à l'amitié doit te sacrifier. —

(Il se hâte de tirer quelques bouffées et cache sa pipe.)

Blanche, Alice!... Robert! il faut te défier;
La comtesse les suit. Que le diable l'emporte!

SCÈNE VII.

ROBERT, MARSAL, BLANCHE, ALICE, LA COMTESSE, QUELQUES DAMES.

BLANCHE, apercevant Robert, à part.

Robert!

LA COMTESSE, bas à Alice.

Elle a pâli.

BLANCHE, appuyant la main sur son cœur, à part.

Je me croyais plus forte.

ROBERT s'avance et salue Blanche.

Madame la duchesse !

BLANCHE

(Dont la voix tremble et cherche à s'affermir par degrés.)

Entre d'anciens amis
Je puis douter, monsieur, que votre mort ait mis
Tant de distance.

ROBERT.

Un monde.

BLANCHE.

Un monde où l'on oublie
Cette bonne amitié d'enfance qui nous lie.
Je veux être pour vous, Blanche, comme autrefois.

(Elle lui tend la main.)

ROBERT.

J'accepte avec bonheur.

LA COMTESSE, bas à Alice.

Des larmes dans la voix.

(Marsal s'avance et salue Blanche.)

BLANCHE, à Marsal.

Monsieur, tous nos journaux citaient votre héroïsme.

MARSAL.

Un héros! moi? jamais... C'était de l'égoïsme.
Je voulais arriver, je n'avais peur de rien :
Quel regret voulez-vous que laissât un vaurien?

ROBERT.

Un soldat héroïque auquel je dois la vie.

MARSAL.

Compagnon de mes jeux, il me faisait envie,
Il avait l'épaulette.

BLANCHE.

Et vous la gagniez, vous,
En le sauvant.

MARSAL.

Eh! oui! Ma foi, j'étais jaloux.
Emportant sur le dos mon ancien camarade,
Je m'évitais les coups et je montais en grade.

BLANCHE.

Vous épargniez à tous de bien cruels regrets.

LA COMTESSE, bas à Marsal.

Si j'avais vingt-cinq ans, je vous épouserais.

MARSAL.

Je me jette à vos pieds.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Je crois que l'on abuse
De nos héros, comtesse, et c'est vous qu'on accuse.

(Il prend le bras de la comtesse et s'éloigne avec elle.)

ALICE, montrant Marsal à quelques dames, en riant.

C'est un vaillant soldat. Il prendrait tout d'assaut,

MARSAL, bas à Alice.

Je puis vous avouer que je ne suis qu'un sot.
Pardonnez!

ALICE.

De grand cœur.

(Elle s'éloigne; toutes les dames sont déjà parties.)

SCENE IX.

ROBERT, MARSAL.

MARSAL.

Crois-tu donc bien facile
Et bien réjouissant mon rôle d'imbécile?

Je te sauve ce soir, pour la dernière fois,
Car tu te trahissais. Mais, pour Dieu, fais ton choix.

ROBERT.

Blanche m'aime !

MARSAL.

Très-bien ! va donc pour la tempête
De soucis, de remords et laisse là la fête
De la vie, un ciel bleu, l'amour loyal et pur.
Lorsqu'il vient à pâlir, c'est qu'il passe à l'azur,
Quand succède à l'amour une amitié sereine.
Cette amitié, Robert, l'estime est sa marraine.

ROBERT.

Blanche m'aime, Marsal !

MARSAL, lui offrant un cigare.

Eh ! trente m'ont aimé,
Mais je n'y pensais plus, lorsque j'avais fumé.

(Ils sortent.)





QUATRIÈME TABLEAU.

Une clairière dans la forêt, des allées se croisant, un rocher dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul.

(Apportant des paniers remplis de vivres.)

Où le valet devient une bête de somme.

(Il dépose les paniers, prend une bouteille et la regarde amoureusement.)

Du Moët !

(D'un coup de poing il la décoiffe.)

Un accident ! Ma foi ! tout homme est homme.

(Il boit.)

Et puisque j'ai fourré le nez dans le panier,
Offrons-nous un pâté !

(Il ouvre un pâté et goûte.)

Pristi ! quel cuisinier !

Je me l'attacherai quand j'aurai fait fortune.
— Mes chances ! — calculons.. d'abord, et c'en est une,
Une intrigue, où j'ai pu sans scrupule empocher
Quelques louis, qui n'ont rien à me reprocher.
— Grand seigneur ce Cossé ! —

(Le comte est derrière, Joseph ne l'a pas vu venir.)

Sachez, monsieur le comte,
Qu'en écoutant pour vous, j'entendais pour mon [compte ;
Qu'un valet veille à l'heure où le maître s'endort
Et que vous me payeriez mon secret au poids d'or.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Soit !

JOSEPH, terrifié.

Vous... Monsieur !...

LE COMTE.

Joseph ! je te croyais honnête.
Ce secret ! et sois bref !

JOSEPH.

J'en aurai l'âme nette.
Monsieur le comte a vu John, le nouveau cocher,
Un escogriphe anglais, qui voudrait me cacher
Sous sa face d'emprunt, sa véritable face.

LE COMTE.

Au but !

JOSEPH.

Il est payé.

LE COMTE.

Pour ?

JOSEPH.

Pour perdre la chasse.

LE COMTE.

Comment sais-tu cela ?

JOSEPH.

Laid, toujours altéré
Comme un cocher, je l'ai connu le préféré
D'une femme de chambre à Paris en service,
En ce moment encor près de madame Alice ;
Dans ma simplicité je me croyais l'amant
En titre...

(Voyant que le comte s'impatiente.

Il est entré chez monseigneur.

LE COMTE.

Comment ?

Depuis quand ?

JOSEPH.

Avant-hier.

LE COMTE, lui donnant sa bourse.

Va !

JOSEPH, à part.

Ma fortune est faite.

Ah ! John, mon pauvre John, je vois d'ici ta tête.

(Faisant sonner ses écus.)

Pouah ! il sent le fumier, qu'il demeure garçon !

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Alice à son cocher aura fait la leçon.
Ces dames riraient bien de ma mésaventure.
Pardi ! Robert blessé suit la chasse en voiture
Avec madame Alice, on perd la chasse... et puis
Notre comtesse arrive avec Blanche. Je suis
Joué. — Pas mal trouvé ! Robert et Blanche ensemble
Égarés, loin dans la forêt, — et seuls ! — Je tremble

Que ces lieux où jadis ils juraient de s'unir,
N'éveillent dans leur cœur un tendre souvenir...
Il se perdent tous deux... Alice est triomphante.
(Il réfléchit.)
Je démolis son plan, mais la comtesse enfante
Une combinaison qui pourrait m'échapper.
(Se promenant toujours.)
J'en voudrais à Robert? Il a dû se tromper.
Un poète après tout! Ma nièce était capable
De l'aimer. Je l'absous, il n'est pas si coupable.

SCÈNE III.

LE COMTE, à part.

Ludovic ici! Lui! Le monde est à l'envers,
Si l'on voit les maris marcher les yeux ouverts.
D'où leur vient cet instinct dont on aimait l'absence?
C'est une espèce à part! Fort peu de complaisance,
Un égoïsme qui confisque à son profit
La femme! Leur mot est : Moi seul et ça suffit!.
Paradoxe!

LE DUC.

Cossé ! l'on nous trompe !

LE COMTE, avec ironie.

Vengeance !

LE DUC.

Blanche a revu Robert.

LE COMTE.

Pauvre ami, pas de chance !

LE DUC.

Ton rire me fait mal. Son regard fuit le mien.

LE COMTE.

C'est grave ! Cependant je n'y vois encor rien.

LE DUC.

Sous quelque vain prétexte elle fuit mon approche,
Et je lis dans ses yeux un terrible reproche.
Dans son esprit, c'est moi qui dans un but...

LE COMTE.

Certain...

LE DUC.

Ai fait passer Robert pour mort...

LE COMTE.

Un beau matin

Un article au journal.

LE DUC.

Tu sais qu'elle m'accuse
A tort.

LE COMTE.

Mais son esprit, mais son cœur se refuse
A prêter foi jamais à cette absurdité!
Voit-on un noble cœur croire à l'indignité?
Va! consulte, cher duc, un docteur bien habile,
Emmène Blanche aux eaux, et va purger ta bile,
Car te voici d'un jaune.

LE DUC.

Oh! il nous y suivrait.

LE COMTE.

Qui?

LE DUC.

Robert!

LE COMTE, sévèrement.

Ludovic! Blanche l'éloignerait.

LE DUC.

Le pourrait-elle encor? Blanche l'aime, te dis-je.

LE COMTE.

Tu le dis; j'y crois peu.
(A part.)
Mais ça tient du prodige!
Cet instinct des maris!

LE DUC.

L'instinct ou le hasard
Livre à l'attention le secret d'un regard :
Dans un signe, un coup d'œil, on en surprend l'échange.

LE COMTE.

Prévenu... l'esprit aime à nous donner le change.

LE DUC.

Au perron, le landau venait de s'arrêter,
La comtesse y prit place et Blanche allait monter;
Les yeux de la comtesse ont cherché ceux d'Alice;
Un signe imperceptible invita sa complice
A suivre avec Robert. — Les deux voitures ont
Pris le même chemin.

LE COMTE.

Bah! tu perds la raison!

LE DUC.

Peut-être... du landau je ne perds pas la trace...

Je l'ai vu dans un coude abandonner la chasse,
La voiture d'Alice a suivi son sillon.

LE COMTE.

Un cocher qui se trompe ! Un jeune postillon
Qui le suit !

LE DUC.

J'ai l'enfer dans le cœur.

LE COMTE.

Qu'on médite
Une rencontre, soit ! Mais c'est l'œuvre inédite
D'Alice et de la vieille. Il tombe sous le sens
Que ta femme et Robert tous deux sont innocents ;
Ils se cacheraient mieux. D'ailleurs Blanche est un
[ange.
— Tu la perds, Ludovic, car ton absence étrange,
A tes chasseurs surpris doit donner à songer.
Va donc, je veillerai.

LE DUC.

Non ! Je veux me venger !
Je veux voir de mes yeux.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul, le regardant s'éloigner.

Quelque chose du fauve !
Un tigre ! — Pauvre Blanche ! Il faut que je la sauve.

SCÈNE VI.

LE COMTE, songeur, et MARSAL, descendant du rocher dans le fond de l'allée et fredonnant.

MARSAL.

Le cerf est aux abois !
A travers la feuillée,
J'ai vu dans la coulée
Son bois.

(Étonné en apercevant le comte.)

Je l'ai vu, très bien vu ! Je ne vois que le comte,
Le duc était ici. C'est comme dans ce conte,
Où de l'arbre on voyait d'une étrange façon.

LE COMTE, à part.

Marsal ! Mais c'est l'ami de Robert ! Un garçon
Excellent, plein de cœur.
(Haut.) Vous tombez de la nue ?

MARSAL.

Non pas ! De ce rocher, singulier point de vue.
Fantaisiste, l'optique y présente à nos yeux,
S'ils regardent en bas, des objets curieux.
Il semble de là-haut que certaines voitures,
Qui paraissent s'entendre, aient de drôles allures ;
Que le duc, poursuivant un rêve biscornu,
Aille sous les couverts dans un but inconnu
Et qu'il prenne un landau pour la bête de chasse.
Comte ! connaissez-vous le gibier qu'il pourchasse ?

LE COMTE, le regardant dans les yeux.

Marsal !

MARSAL, de même.

Présent, cher comte !

LE COMTE.

Il faut sauver Robert.

MARSAL.

Bah !...

(Feignant d'abord l'étonnement, puis regardant le comte bien en face.)

De tout cœur, Monsieur !

LE COMTE.

Parlons à cœur ouvert.
Vous aimez bien Robert?

MARSAL.

Parbleu! tout vous le prouve.

LE COMTE.

Le duc cherche.

MARSAL.

J'ai vu.

LE COMTE.

Je ne veux pas qu'il trouve.

MARSAL.

(Montrant Blanche et la comtesse dans le fond de l'allée.)
Détournons le gibier, il fera buisson creux.
— La duchesse!

(Il montre l'allée.)

LE COMTE.

Partons! Je suis peu désireux
De nous laisser voir.

MARSAL.

Ah!

LE COMTE, en s'éloignant avec Marsal.

Trouvez-vous avantage

A combattre un amour si puissant à cet âge ?
Si l'obstacle est trop brusque, il se cabre et franchit
La distance d'un trait. Venez ! J'ai réfléchi.

MARSAL.

Veillons !

LE COMTE.

Je vous dirai mon projet.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VII.

BLANCHE ET LA COMTESSE. (Le soir vient.)

LA COMTESSE.

Chère belle,
Je me sens fatiguée et mon pied est rebelle
A ces courses ; venez près de moi vous asseoir.

(Elle s'assied sur un banc, Blanche près d'elle.)

Nous causerons. — La brise a pour moi, vers le soir,
Un souffle de jeunesse où je me sens revivre.
— Jeunesse ! où l'on s'essaye à lire dans le livre
Que nous fermons trop tôt, bien souvent pour l'ouvrir
Clairvoyantes, plus tard, au moment de mourir,

Et pour y retrouver, après bien des années,
Au signet, une larme ou quelques fleurs fanées.
Souvenirs de celui qui le premier nous dit :
— Je t'aime ! — Et ne fut pas l'époux. Comme on [maudit
Les conseils qui nous ont fait une vie amère.
Que l'on peut oublier quelquefois, étant mère...

BLANCHE, à part.

Ah ! que n'ai-je un enfant ?

LA COMTESSE.

Duchesse, vous souffrez ;
Vous voulez me cacher vos larmes ; vous pleurez.
Je lis dans votre cœur, miroir où se reflète
Le chagrin, compagnon d'une vie incomplète ;
Où le nom que l'on porte a comme un son moqueur,
Tandis qu'un autre nom nous fait battre le cœur.
— Blanche, vous l'aimiez bien ?

(Blanche baisse la tête et pleure.)

Oui ! de toute votre âme.
Et l'on vous a trompée : oh ! c'est indigne, infâme !
Et c'est affreux ! Robert pouvait vous accuser.

BLANCHE.

Lui ! Jamais !

LA COMTESSE.

J'ai pris soin de le désabuser.
Robert sait tout, Robert vous plaint et... vous adore...
— Voir s'effondrer le ciel qui riait à l'aurore,
Étouffer dans son cœur tout un trésor d'amour.
— Chaque heure nous vieillit et s'enfuit sans retour;
Vient la ride implacable; on n'est pas toujours belle.
C'est lui! lui! là! toujours! Pour lui ce n'est plus elle.

(Blanche fait quelques pas, pensive.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALICE, ROBERT, arrivant dans la clairière sans que Blanche les remarque.

LA COMTESSE, bas à Robert, en montrant Blanche.

Robert, elle en mourrait, ne l'abandonnez pas!

(Bas à Alice.)

Les voici bien lancés, Alice! prends mon bras.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE IX.

ROBERT, BLANCHE.

ROBERT, s'approchant doucement.

J'avais douté de vous... malheureuse victime!

BLANCHE, troublée.

De moi? vous... Robert? (A part.) Ciel! un seul pas — [c'est l'abîme.

ROBERT.

Blanche! pas plus que moi vous n'avez accepté
Ce terrible décret de la fatalité...
— Vous souffrez, ma souffrance est encor plus pro- [fonde.
Victimes tous les deux, que devons-nous au monde?

BLANCHE.

Mais mon serment, Robert, j'ai juré devant Dieu.

ROBERT.

Vos serments? Le premier, ici même, en ce lieu
Je les entendais. — Quoi! vous voulez que j'oublie!

BLANCHE.

Et moi, puis-je trahir le serment qui me lie?

ROBERT, avec feu.

J'essayais d'oublier, je voulais vous fermer
Mon cœur... J'ai cru haïr, c'était encor aimer.

BLANCHE.

Arrêtez-vous, de grâce! (A part.) Ah! point de défail-
[lance!

ROBERT.

J'ai voulu m'éloigner, c'était trop de vaillance!

(Il tombe à ses genoux.)

Blanche! je suis vaincu.

BLANCHE, émue, mais avec dignité.

Monsieur, épargnez-moi!

ROBERT, se levant.

Vivre de larmes, Blanche, et mourir loin de toi.

BLANCHE.

Au nom de Dieu, partez!

ROBERT, à part.

Tu me crains, donc tu m'aimes.

(La clairière s'inonde de lumière.)

BLANCHE.

On me cherche...

SCÈNE X.

LES MÊMES ET LE COMTE, qui est apparu dans le fond depuis un certain temps.

LE COMTE, à part.

Il est temps de les sauver d'eux-mêmes.
La comtesse est battue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DUC, MARSAL, LA COMTESSE, ALICE, CHASSEURS, VALETS portant des flambeaux.

LE DUC.

S'avançant le premier, la main sur son couteau, à part.)

Ah! malédiction !

(Il s'apprête à s'élancer, le comte l'arrête.)

LE COMTE.

Cher duc, sois notre arbitre.

(A Blanche et à Robert.)

Une condition,

Robert! Vous demandez la main de ma pupille,
Aux avis du tuteur, donc montrez-vous docile.

LE DUC, à part.

Merci, mon Dieu!

LA COMTESSE, furieuse, à part.

C'est fort!

LE COMTE, à Robert, montrant Blanche du regard.

Madame a su plaider
Votre cause. Je crois que je devrais céder,
Mais... (Voyant Blanche troublée.)
Ne protestez pas! Je veux dix mois de cure...

ROBERT.

Un exil!

LE DUC, lui montrant son bras.

Non, le temps de fermer la blessure.

ROBERT, au comte.

Mais ma blessure peut ne se fermer jamais.
(A Blanche.)
Ah! duchesse! on m'immole.

LE COMTE.

Encore un vilain mais.
Madame n'a pas fait d'étude médicale.

BLANCHE, avec effort.

Vous aurez guérison, qu'elle soit radicale!
Je le veux de tout cœur.

ROBERT, abattu.

Oh! je vous en sais gré.

LE COMTE.

Donc, Robert, à six mois!

ROBERT, tristement.

Je vous obéirai.

ALICE, bas à la comtesse.

Une traite à six mois avec ou sans escompte
Sur Blanche.

LA COMTESSE, de même.

Tu pourrais te tromper dans ton compte
Tout à fait!

(Au comte qui s'approche, bas.)

Je vous hais.

LE COMTE.

Vous m'en voyez marri.

LA COMTESSE, furieuse.

Vous méritez l'enfer ou d'être mon mari.

(A Alice.)

La bataille est perdue, entre dans la réserve.

MARSAL, en serrant la main de Robert, bas.

Bravo, Robert!

ROBERT, triste.

Merci!

MARSAL, bas.

Garde à vous! On observe.

LE COMTE, bas à Robert.

Vous ne pouvez douter que j'allonge les mois.

MARSAL, à Robert.

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

FIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE C. MUQUARDT

THÉATRE

LES GUEUX — LE COMTE D'EGMONT — BALTHAZAR GÉRA

LAIDE MAIS BELLE

UNE VENGEANCE DANS LES PYRÉNÉES

Un beau volume in-12, de 368 pages, en caractères elzévirs

Prix : 3 fr. 50 c.

Le nombre d'auteurs dramatiques écrivant en franç n'est pas considérable en Belgique, et encore abordent-i rarement des sujets qui exigent, en dehors de sérieus études, beaucoup de savoir-faire artistique.

Le *Théâtre* de M. Maurice Comte (Maurice comte d Chastel) est, pour ainsi dire, une exception parmi les pr ductions dramatiques de notre pays.

Des cinq pièces contenues dans ce recueil, trois drames *Les Gueux, Le comte d'Egmont* et *Balthazar Gérard*, se ra portent à nos glorieux souvenirs du XVIe siècle, à c luttes mémorables de notre patrie contre l'oppressio étrangère.

L'auteur a pensé que le souvenir des martyrs de liberté doit, dans une époque où l'audace d'un parti n plus de bornes, rappeler au pays ce que lui a coûté jadis domination.

FEUX-FOLLETS — NUITS. Poésie

Un volume in-12. — Prix : 1 fr. 50 c.

LE GOÎTREUX

CONTE POUR LES CHASSEURS.

Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50 c.

RÉPONSE A M. LE COMTE DE T***.

Poésie in-8o. — Prix : 50 centimes.